

Les effectifs de l'enseignement supérieur ont connu une explosion durant la seconde moitié du xx<sup>e</sup> siècle. Les filles ont particulièrement bénéficié de cette démocratisation de l'accès aux études post-baccalauréat. Elles ont, dès le début des années 1970, rattrapé et dépassé les garçons en termes de réussite scolaire. Ainsi, en 2007, 70 % des filles ont obtenu le bac contre 59 % des garçons. Elles investissent désormais l'université en marquant cependant des choix d'orientation différents. Des études menées par le ministère de l'Éducation nationale montrent qu'après le bac, les filles se dirigent plus souvent vers des études longues à l'université alors que les garçons choisissent plutôt une filière sélective (CPGE, IUT, BTS). À l'université, cette disparité fille/garçon se repère aussi selon les filières choisies. En effet, depuis quelques années, les filières en sciences humaines et sociales, dont les effectifs sont toujours aussi importants, attirent essentiellement des filles (Convert, 2008). Le tableau ci-après reprend la proportion de filles selon les disciplines ou champs disciplinaires à l'université.

C'est cette disparité que nous allons particulièrement interroger ici. Nos travaux portent sur le palier d'orientation lycée-université. Plus précisément, nous chercherons à savoir quels sont les liens entre les choix d'orientation post-bac et le genre. La première partie de ce chapitre s'attache à faire une présentation du cadre théorique dans lequel nous nous situons, en présentant les travaux portant sur l'orientation sexuée et le rapport au savoir. La

Tableau 1. Répartition des étudiants à l'université par sexe et discipline en 2005-2006  
(source RERS, 2007 ; MEN-DEP)

Disciplines	Effectifs	% de femmes
<b>Droit-Sciences politiques</b>	178 365	64,8
<b>Lettres et sciences du langage</b>	109 149	73
<b>Langues</b>	108 829	75,2
<b>Sciences humaines et sociales</b>	232 500	67,8
<b>Sciences fondamentales et applications</b>	165 377	27,3
<b>Sciences de la nature et de la vie</b>	71 320	58
<b>Médecine-odontologie</b>	154 082	59,9
<b>Pharmacie</b>	31 290	66,8

deuxième partie est centrée sur la présentation de résultats originaux qui visent à étayer et interroger les éléments théoriques de référence.

#### UNE ORIENTATION SEXUÉE « NATURELLE » ?

La poursuite d'études après le baccalauréat montre de grandes disparités de choix d'orientation entre les filles et les garçons. Les filles s'orientent majoritairement vers des disciplines littéraires ou des formations médicales ou paramédicales alors que les garçons choisissent plutôt les voies scientifiques les plus prestigieuses. Comment expliquer cette disparité ? Fait du hasard ou reproduction sexuée ? Pour essayer de comprendre et d'expliquer ces faits, des travaux se sont développés dans le champ de l'orientation scolaire différenciée. À l'origine de ces travaux, on repère le constat tardif qui date des années 1990 (Baudelot et Establet, 1992, Duru-Bellat, 1990) d'une meilleure réussite scolaire des filles du primaire au lycée (Marry, 2004b). Les disparités profondes qui existent montrent que, notamment, les filles ne s'orientent que de façon marginale vers les disciplines socialement valorisées, et parmi elles les sciences exactes.

Plusieurs facteurs explicatifs sont mis en avant. Un premier renvoie à l'adhésion à un stéréotype de genre (et pour certains à la menace que celui-ci représente, voir tous les travaux portant sur la menace du stéréotype, Steele, 1997) selon lequel les filles sont moins aptes que les garçons à réussir dans les matières scientifiques mais plus enclines à réussir dans les disciplines littéraires. À la lecture de ces travaux, on s'aperçoit que les sciences dures sont particulièrement sexuées : « Enfin, tous les interlocuteurs du

Haut-Conseil<sup>1</sup> ont affirmé l'origine purement culturelle des différences observées entre filles et garçons, les représentations mentales de la science, à l'exception de celles de la médecine, restant dans notre société largement antagonistes à la vision de la féminité » (p. 12). Si très jeunes, les filles se détournent des sciences, ce n'est pas parce qu'elles ont de moins bons résultats scolaires mais parce que l'orientation vers ces études ne leur est pas « naturelle ».

Ce premier facteur renvoie à un niveau psychosocial l'explication de la disparité de genre dans les choix d'orientation scolaire et universitaire. Il ne peut à lui seul expliquer cette disparité. Des travaux effectués dans le champ de l'éducation apportent un éclairage supplémentaire. Les choix d'orientation et de formation sexués à l'adolescence s'enracineraient dans une socialisation primaire encore fortement différenciée selon le sexe. Ils seraient ensuite renforcés par les pratiques scolaires, elles-mêmes sexuées au plan des relations pédagogiques (et donc des enjeux identificatoires), des contenus dispensés, des pratiques différenciées d'évaluation (Marro, 1995). Ces renforcements conduiraient filles et garçons vers des choix d'orientation au niveau de la formation et au niveau professionnel qui cristalliseraient les constructions identitaires différenciées. On attend des filles qu'elles soient plus dociles, plus conformes au métier d'élève, qu'elles « aiment » le français plutôt que les mathématiques (Marry et Mosconi, 2006). Bien qu'obtenant de meilleurs résultats scolaires que les garçons, elles ne choisissent pas pour autant de suivre les voies scientifiques « royales » aujourd'hui afin de rester conformes aux attentes sociales. Lorsqu'elles deviennent adultes, elles font des choix d'insertion professionnelle qui restent « cohérents » avec ces schémas sociaux. Elles choisissent des métiers dans le champ du social ou de l'éducation, des métiers tournés vers les autres et qui leur permettent de concilier vie de famille et vie au travail (Lemaire et Lesueur, 2005).

Cet ensemble de pratiques scolaires se répercute sur les constructions identitaires et vient se conjuguer aux influences sociofamiliales. Ainsi les filles, comparées aux garçons, intérioriseraient des images déclassées, véhiculées par ces différentes instances de socialisation. Elles manqueraient donc de confiance en elles et s'autosélectionneraient pour les filières les plus cotées (Porchet, 2002). Ces facteurs explicatifs ont, selon nous, comme limite de ne pas prendre en considération la façon dont le sujet donne sens à la situation qu'il vit. Toutes les filles ne se détournent pas des sciences et tous les garçons ne choisissent pas une carrière typiquement masculine. Le

1. Rapport du Haut-Conseil de la science et de la technologie portant sur la question de la désaffection pour les sciences, paru en avril 2007.

modèle du rapport au savoir tente de se donner les moyens de dépasser cette limite.

#### UNE ORIENTATION COMME FORME D'EXPRESSION DU RAPPORT AU SAVOIR ?

Les positions sociologiques et/ou psychosociologiques proposées ci-dessus peuvent être nuancées depuis quelques années par la sociologie de l'expérience scolaire (Bautier et Rochex, 1998 ; Charlot, 1999 ; Dubet et Martucelli, 1996). Dans cette orientation, l'accent est mis sur la nécessité d'une approche constructiviste de l'expérience scolaire qui fait de la recherche du sens, l'objet par excellence de l'interprétation sociologique. Cette approche, fondée sur l'étude du rapport au savoir, accorde une relative autonomie aux acteurs en considérant que les influences des contextes institutionnels et culturels ne sont ni mécaniques, ni univoques. Pour Beillerot, le rapport au savoir est « le processus par lequel un sujet, à partir de savoirs acquis, produit de nouveaux savoirs singuliers lui permettant de penser, de transformer et de sentir le monde naturel et social » (Beillerot, 2000, p. 51). Ce concept médiateur présente l'intérêt de relier le sujet et le savoir et donc de tenir compte des caractéristiques subjectives ainsi que des contraintes inhérentes à l'appropriation du savoir. Celles-ci comprennent non seulement les facteurs de l'orientation des étudiants classiquement étudiés par les sociologues mais aussi les nécessités liées à la production et à l'exercice du savoir (découpages disciplinaires, exigences liées à la transmission et à la production du savoir scientifique).

Les dernières études menées par le ministère de l'Éducation nationale<sup>2</sup> montrent, depuis 2001, que la première raison du choix d'orientation à l'université est l'intérêt pour le contenu de la discipline, avant la mise au service d'un projet professionnel. Ces résultats rejoignent ceux que nous avons nous-mêmes obtenus (Rossi-Neves et coll., 2004), et nous amènent à penser que le choix d'étude à l'université n'est pas un choix par défaut mais qu'il est le révélateur du rapport entre des caractéristiques propres au sujet et celles mises en jeu par la discipline elle-même.

Mener notre étude en termes de rapport au savoir nous permet donc de prendre en compte plusieurs paramètres qui concourent aux choix disciplinaires des sujets. Nous nous intéresserons ici particulièrement, pour expliquer les choix d'orientation, aux raisons du choix, aux attentes à l'égard de la discipline et à la représentation de l'université. Ce travail se fera dans une

2. Notes d'information 02.02 : Qui sont les nouveaux étudiants ? Motivations et représentations des nouveaux bacheliers inscrits en DEUG à la rentrée 2001.

perspective comparative selon le genre. Nous faisons l'hypothèse que ces éléments prendront des formes différentes selon que l'on est une fille ou un garçon. En effet, la socialisation de genre pousserait les filles vers des choix de filières tournées vers l'humain alors que les garçons seraient davantage incités à poursuivre des études scientifiques.



Rossi-Neves Patricia et Rousset Fabienne (2010). L'entrée à l'université : un choix d'orientation sexué ? In Rouyer Véronique, Croity-Belz Sandrine et Prêteur Yves (dir). *Genre et socialisation de l'enfance à l'âge adulte*. Paris : érès.



Seuls les étudiants typiques souhaitent acquérir un savoir lié au plaisir d'apprendre, signe pour eux d'enrichissement personnel. C'est à l'université perçue comme un lieu de réalisation de soi qu'ils envisagent de le faire. Cela voudrait-il dire que les étudiants atypiques ne se représentent pas leur entrée et leur formation à l'université avec plaisir du fait de leur choix atypique ? Rappelons qu'une partie de l'échantillon atypique est constitué de filles inscrites dans des disciplines scientifiques. Or, la caractéristique première de ces filles est justement l'absence de plaisir dans les études, le choix de ces dernières étant justifié par une réussite antérieure en sciences (Rossi-Neves et coll., 2008). Suivre un parcours typique serait donc confortable alors qu'un parcours atypique serait plus problématique pour ceux qui le choisissent. Nous allons à présent discuter l'ensemble de ces résultats.

### Conclusion

Est-il audacieux, finalement, de conclure que l'orientation à l'université est sexuée ? Les observations faites montrent en premier lieu, que le choix de l'université n'est pas un choix par défaut. Les attentes à l'égard de la discipline choisie et de l'université sont fortes. Cependant, les choix d'orientation semblent normés : les filles et les garçons n'investissent pas les mêmes filières, et ce, de façon diachroniquement persistante. Certaines disciplines continuent à être considérées comme « féminines » ou « masculines ». « Ces divisions se traduisent dans l'institution scolaire par une division socio-sexuée des disciplines et des filières et par des orientations différenciées. À l'école, il existe, en effet, dans la "cognition sociale implicite", une bicatégorisation sexuée des disciplines scolaires, plus stéréotypée encore en milieu mixte qu'en milieu non mixte, qui divise les disciplines en territoires masculin et féminin. Cette division contient aussi une hiérarchie de valeurs conforme à l'ordre social des sexes, c'est-à-dire à la hiérarchie entre les groupes de sexe. On peut penser que, si les mathématiques et les sciences "dures" aujourd'hui sont plus valorisées que les lettres, c'est qu'elles sont territoire masculin, et les lettres moins valorisées parce qu'elles sont devenues territoire féminin. Pour les élèves, la constitution de leur rapport à ces différentes disciplines se fait donc dans le contexte de ces divisions sociales et sexuées des disciplines. "Choisir" d'investir telle ou telle discipline n'a pas seulement à voir avec des aptitudes, des capacités ou des savoir-faire, c'est avant tout une question d'identité personnelle, où l'identité sexuée intervient plus ou moins fortement. Ainsi à l'école, se confirment, se confortent ou se remanient des identités sociales et des identités de sexe, dont le rapport au savoir constitue une part essentielle » (Mosconi, 2003, p. 33).

Lorsque l'orientation dans les études supérieures s'est réalisée à contre-courant du modèle stéréotypé de genre, cela semble se faire au détriment d'un rapport au savoir qui serait source de plaisir. Les choix atypiques semblent porteurs de difficulté dans les études alors que les choix de formation qui paraissent conformistes sont en fait des réponses raisonnables et adaptées aux attentes de la société. Suffit-il alors, par exemple, d'informer les filles de ces phénomènes d'autodénigrement, comme le préconisent certains, pour qu'ils disparaissent (Fontanini et coll., 2008) ? Les politiques de communication visant à amener les filles vers les études scientifiques semblent démontrer le contraire. C'est bien que « quelque chose » résiste, qui se place bien au-delà d'une différence « biologique ». Et l'école apparaît toujours comme un lieu de socialisation sexuée paradoxal : à la fois égalitaire et source de progrès social, elle participe également au maintien du système catégoriel asymétrique des sexes. À l'école, les élèves sont, encore, avant tout des filles et des garçons. L'école de la différence vaut pour les deux sexes. Filles et garçons s'y confrontent à l'antagonisme entre les modèles sociaux désirables pour leur propre sexe et les modèles de l'élève. L'enseignement supérieur n'échappe pas à cette logique.